

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 19 Octobre 1861

No. 41.

SOMMAIRE.—Poésie : la prière du soir à bord d'un vaisseau.—Chronique littéraire.—Lecture sur l'Union de Prières, par M. Paul Stevens.—Un neveu ingrat; l'héritage de l'oncle; sot orgueil.—Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

### POÉSIE.

#### La prière du soir à bord d'un vaisseau.

*Ave, maris stella.*

Voyez-vous les dauphins bondir, nager en troupe ?  
Entendez-vous la vague heurter contre la poupe ?  
Sous le souffle des vents l'horizon devient noir,  
La mer gronde, la brume a caché les étoiles ;  
Déjà le capitaine a fait *carguer* les voiles.  
Disons la prière du soir.

" Vierge de Bethléem, Vierge douce et pieuse,  
" Devant qui le Seigneur envoya Gabriel,  
" Vase d'ivoire et d'or, Fleur réservée au Ciel,  
" Calice de parfums, Rose mystérieuse,  
" Astre, dont un rayon sauve les passagers,  
" Daigne nous luire en nos dangers !

" Phare miraculeux, qui dans la nuit profonde,  
" Préserve des écueils sur l'Océan du monde,  
" Tu peux de la tempête apaiser le courroux ;  
" A l'heure de la mort, Protectrice sublime,  
" Marie, entends nos voix qui partent de l'abîme ;  
" Daigne, daigne prier pour nous.

" Nous avons de ton Fils, hélas ! perdu les traces,  
" Nous avons oublié ses préceptes sacrés ;  
" Mais la Vierge, trésor d'inépuisables grâces,  
" Ne repoussa jamais les pêcheurs égarés ;  
" Nous t'invoquons... Le flot monte, écume, tournoie,  
" Mugit et demande sa proie !

" Sans le secours d'en haut, que pouvons-nous ici,  
" Sur le sombre élément que l'ouragan soulève ?  
" Dans leur vallon de pleurs, les fils exilés d'Ève  
" S'adresseront à toi pour obtenir merci :  
" Pour nous qu'après de Dieu ta clémence intercède,  
" Vierge Sainte, sois-nous en aide !

" Quand leur âme inquiète aspire à nous revoir,  
" Nos mères, en toi seule ont placé leur espoir :  
" De tout cœur maternel tu connais les alarmes !  
" Sur le sommet couvert de son sang précieux,  
" Quand ton fils te quitta pour remonter aux cieux,  
" Mère, tu versas tant de larmes !

" Nos mères, à tes pieds, prirent-elles en vain ?  
" La Vierge est leur amour, leur modèle divin ;

" Marie, épargne-leur des douleurs trop amères !  
" Pécheurs nous ne pouvons que nous mettre à genoux,  
" Elles ont leurs vertus à t'offrir... Sauve-nous,  
" Sauve-nous, au nom de nos mères !

VICOMTE CHARLES DE NUGENT.

### CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

SOMMAIRE.—Les Légendes Canadiennes, par M. l'abbé Casgrain : Description du Pionnier Canadien et d'une belle nuit d'hiver en Canada.

Il y a déjà plus de trois mois qu'a paru un livre aussi remarquable par la forme littéraire que par le fond des idées et le choix du sujet.

Nous voulons parler des *Légendes Canadiennes*, éditées par Monsieur l'Abbé Casgrain : nous entendons souvent retentir des protestations de dévouement pour la littérature nationale ; nous croyons donc qu'ici se présente une bonne occasion d'acclamer une œuvre nationale ; en effet, ce livre fait vraiment honneur aux lettres, au pays qui l'a produit et à la noble nation dont il raconte les gloires, les épreuves et les souvenirs. Il nous intéresse donc à plus d'un point de vue.

Ces *Légendes* sont remarquablement écrites, les journaux de France en ont parlé avec éloge et en ont même reproduit plusieurs morceaux.

Elles ont pour but de conserver bien de précieux souvenirs du passé, et de nous transmettre des faits, des événements, et des caractères déjà loin de nous, qui occupent une place importante dans l'histoire de ce pays et qui, sans les louables efforts de M. Casgrain, auraient fini par rejoindre dans l'oubli tant d'épisodes charmants du passé, tant de notions caractéristiques, qui sont comme le trésor et les archives d'un peuple.

Enfin, les *Légendes Canadiennes*, œuvre si nationale, ont le rare mérite de représenter ce cachet natal qui n'est pas étouffé par la préoccupation des œuvres et des littératures étrangères, qui se produit dans toute sa force, son individualité et sa verdeur, et que M. Taché a si heureusement nommé quelque part : *la senteur du terroir Laurentien*.

D'un bout du livre à l'autre, la poésie ruisselle et déborde dans ces récits émouvants qui appartiennent autant au foyer qu'à l'histoire ; partout le style se montre

pur, coloré, plein d'images, et donne la vie à ces tableaux variés que l'auteur fait passer devant les yeux du lecteur ému, et dans lesquels il s'est plu à rassembler, avec un art merveilleux, tout ce que l'aspect du pays a de gigantesque et de grandiose, toute la naïve et robuste simplicité de la foi et des mœurs de nos ancêtres.

M. l'Abbé Casgrain aime son pays, et il le dit hautement ; homme d'étude et d'observation, il ne s'est pas contenté d'étudier et de composer les traditions écrites ; il a interrogé les souvenirs du vieillard, scruté les archives des paroisses, et surtout observé la nature. On sent, en lisant son livre, qu'il a compris et saisi heureusement les caractères qu'il dépeint, et les aspects, tour-à-tour calmes ou majestueux, que lui ont offerts les rives sablées de ce grand fleuve qu'il admirait déjà tout enfant.

Parfois aussi les scènes qu'il rappelle évoquent de grands souvenirs. Alors cette prose si vivante et si colorée s'anime encore davantage. Pour ces tableaux aimés, l'auteur réserve toutes les richesses de sa palette, tous les élans de son patriotisme, on dirait qu'il y met toute son âme.

Écoutez-le parler du pionnier canadien :

“ Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du Nouveau-Monde après la sublime figure du missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier Canadien.

“ Il est le père de la plus forte race qui se soit implantée sur le continent américain : la race canadienne.

“ Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité, circule dans ses veines : le sang français.

“ Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

“ Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San-Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie ; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des Montagnes-Rocheuses.

“ Un insatiable besoin d'activité le dévore.

“ Il lui faut toujours, toujours avancer vers de nouvelles découvertes jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

“ Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse ; une plus noble ambition le travaille ; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

“ On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

“ Feuillotez un moment les pages de notre histoire et surtout les Relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des sauvages, frayant, avec d'héroïques efforts, le chemin aux missionnaires et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

“ Je retrouve réunis en lui les trois plus grands types de l'histoire humaine.

“ Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

“ *Prêtre*, sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour

le salut des âmes, amollit les cœurs les plus durs, et entraîne vers la foi des peuplades entières.

“ Fut-il jamais un plus beau sacerdoce ?

“ *Laboureur* ! devant sa hache puissante la forêt tombe avec fracas autour de lui, et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

“ *Soldat* ! c'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

“ Ah ! si j'étais peintre, je voudrais retracer sur la toile cette noble figure avec son triple caractère de *Prêtre*, de *Laboureur* et de *Soldat*.

“ Au fond du tableau, je peindrais l'immense forêt dans toute sa sauvage majesté.

“ Plus près, de blonds épis croissants parmi les troncs calcinés.

“ Sur l'avant-scène un pan du grand fleuve avec ses vagues d'émeraude étincelantes aux rayons du soleil.

“ On verrait d'un côté, avec ses remparts et ses palissades, l'angle d'un fort d'où surgirait un modeste clocher, surmonté de la croix ; de l'autre côté, une bande de sauvages fuyant vers la lisière du bois,

“ Au centre du tableau apparaîtrait, les cheveux au vent, un éclair dans les yeux, le front sanglant sillonné d'une balle, mon brave pionnier, près de sa charrue, tenant de la main gauche son fusil dont la batterie fumerait encore ; de la droite versant l'eau du baptême sur le front de son ennemi vaincu et mourant qu'il vient de convertir à la foi.

“ Oh ! comme j'essayerais de peindre sur cette mâle figure, dans toutes les attitudes de ce soldat laboureur aux muscles de fer, et la force calme et sereine de l'homme des champs, et le courage invincible du soldat et le sublime enthousiasme du prêtre.

“ Certes, ce tableau ne serait pas indigne du pinceau de Michel-Ange ou de Rubens.

“ Foi, travail, courage ; prêtre, laboureur, soldat, voilà le pionnier Canadien.

“ C'est Cincinnatus, le soldat laboureur, devenu chrétien.

“ C'est le guerrier de Sparte qui a passé par les Catacombes.

“ Lecteur Canadien qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil, car le sang qui coule dans vos veines est le sang de ce héros.

“ Regardez attentivement la paume de votre main et vous y verrez encore l'onction de la terre, de la poudre et du sacerdoce.

“ Il a rempli noblement sa mission ; la vôtre reste à accomplir.

“ Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres, s'il est fidèle aux desseins de Dieu, est nécessairement destiné à de grandes choses.”

Après de tels tableaux, tout éloge devient superflu. Nous n'avons plus qu'à constater simplement que de tous les genres de littérature, la plus propre à faire circuler la sève poétique, l'amour de Dieu et du pays, jusqu'aux extrémités inférieures de la société chrétienne est, sans contredit, celui qui embrasse la légende sous toutes ses formes et ses physionomies diverses.

La légende, en effet, ainsi qu'un miroir fidèle, prend le *daguéréotype* d'un peuple à ses différents âges ; elle nous montre son passé, son présent en évoquant tous les

souvenirs qui s'y rattachent, et soit qu'elle parle des aspects et des beautés du pays, soit qu'elle peigne ceux qui l'habitent et les monuments qu'ils ont élevés, elle reproduira des tableaux qui intéresseront vivement et plairont toujours, parcequ'ils auront fait vibrer la plus sensible des fibres du cœur humain : la fibre patriotique.—*Communiqué.*

### Lecture en faveur de l'Union de Prières et de Bonnes-Œuvres.

Etablie dans la Paroisse de Montréal, en 1851,  
par le Rév. Messire E. PLOAND, Prêtre de St. Sulpice. (1)

Avant d'aborder mon sujet, permettez-moi, Messieurs, de prendre par la main un étranger, voyageur sérieux et instruit, et de gravir avec lui la pente un peu raide, mais si pittoresque, qui mène au sommet de la montagne.

Lorsque nous serions arrivés tous deux à peu près à l'endroit qui vit, il y a trois siècles, l'illustre aventurier de St. Malo, promenant ses regards avides sur l'épaisse ceinture de forêts vierges, qui bordaient alors notre grand fleuve, saluer Montréal du plateau qu'il foulait, tant son admiration avait été profonde, je dirais au voyageur : frère arrêtons-nous ; tu as vu l'Angleterre, tu as vu la Suisse, tu as vu presque toute l'Amérique, qu'out-elles dit à ton cœur de chrétien toutes leurs villes superbes, quelles idées consolantes ont-elles fait germer dans ton âme ?

Et il me répondrait : Je ne connais rien de plus triste, rien de plus alligeant que le coup-d'œil présenté par la plupart de ces orgueilleuses cités dont les palais somptueux, les innombrables maisons et les larges rues manquent de cet auguste couronnement qui annonce au loin que Dieu réside dans leurs murs.

Du sein de ces modernes Babylones, j'ai bien entendu s'élever le bruit confus des machines et d'innombrables multitudes que l'industrie mène et agite. Mais ces clameurs et ce bruit ne présentaient à mon esprit que l'homme et des choses passagères comme l'homme ; rien ne m'y a parlé de l'éternité.

Alors je continuerais ainsi : O voyageur, regarde maintenant à tes pieds, regarde à ta gauche, regarde à ta droite, regarde partout, et dis-moi, je t'en prie, ce que tu penses de cette Ville assise sur les bords du Fleuve, et de tout ce pays qui l'entoure ?

Et quand le voyageur aurait bien regardé devant lui et que ses yeux auraient interrogé tour-à-tour les quatre coins de l'horizon, j'entendrais sortir de sa bouche ces paroles généreuses : O Ville-Maire, noble ville, que ton aspect est tout-à-la-fois sévère et auguste ! Quel langage éloquent et consolateur parlent tes tours élevées et tes dômes sacrés ! On ne m'avait pas trompé, mais aussi je te salue, la Reine du Nouveau-Monde ; et aux flèches argentées de toutes ces églises qui couvrent le pays comme autant d'égides protectrices, je reconnais, ô Terre Canadienne, que tu es bien le berceau et le foyer inaltérable du Catholicisme, qui tôt ou tard, doit régénérer ce vaste Continent !

N'est-ce pas, Messieurs, qu'il est grand et fécond le génie de la charité, et que toutes les œuvres qu'il nourrit de sa sève puissante se développent admirablement ! L'histoire de votre pays en est une longue preuve, car je vois briller au front de toutes ces femmes admirables, de tous ces confesseurs de la foi qui fondèrent vos Ordres et vos monuments religieux, l'aurole de la charité !

N'était-ce pas, en effet, le génie de la charité qui guida à travers les mers ces apôtres du Christ, hommes et femmes, les Maisonneuve, les de Peltrie, les Mance, les Bourgeois, aventuriers sublimes, venus sur ces plages, dès les commencements de la colonie, pour la conversion des Sauvages ?

Quelle étonnante et admirable histoire que la leur ! Quels modèles de vertu, de dévouement, d'abnégation et de courage ! Que ne leur inspira point cette charité dont leurs cœurs débordaient, et

avec quel respect, quelle vénération ne devons-nous pas considérer toutes ces grandes figures, ces âmes sublimes qui n'avaient d'autre crainte que celle de Dieu, et que les privations et les persécutions de toute espèce, l'incendie et la mort même, ne purent jamais ni émouvoir ni faire défailir.

Parcourez le pays, Messieurs, parcourez votre ville, et vous rencontrerez partout les traces de leur passage et de cette ardente charité qui, de génération en génération, s'est transmise à leurs successeurs et à leurs émules.

O génie de la charité, c'est toi qui as élevé les tours de Notre-Dame et ces églises sans nombre, noble orgueil de Montréal et du Canada Catholique ! C'est toi qui as toujours inspiré notre Saint Evêque et qui lui as fait entreprendre et mener à bonne fin tant d'œuvres qui glorifient Dieu et soulagent nos frères malheureux !

Aussi, quel langage éloquent ne parlent-ils pas tous ces monuments de pierre, sanctifiés par la prière et le repentir, la douleur ou la pauvreté, et quelle foudroyante condamnation lancent-ils aux ennemis de notre Eglise qui font mourir à la peine, dans leurs manufactures, des milliers de leurs semblables, créés cependant comme eux à l'image d'un Dieu juste et vengeur qui doit un jour châtier le crime ?

Mais à côté de tous ces grands monuments qui parlent par eux-mêmes, combien n'y a-t-il pas encore d'œuvres plus humbles qui ne parleront qu'après avoir fait goûter leurs fruits ?

Parmi toutes ces œuvres dont la nomenclature serait trop longue, je choisirai aujourd'hui celle si bonne, si excellente de l'Union de Prières et de Bonnes-Œuvres.

Messieurs, il y a de cela une dizaine d'années, un prêtre dont tout le monde connaît le nom conçut l'Œuvre telle que vous la voyez aujourd'hui.

Ce prêtre qui a toujours allié à une véritable passion des intérêts spirituels, une largeur de charité, sachant s'approprier aux besoins de tous et qui, loin de se décourager devant les obstacles, aime au contraire à courir au-devant pour les surmonter ; ce prêtre, ce noble cœur, ce digne enfant du Canada, voyait avec peine combien les pauvres, ses amis les plus chers, étaient abandonnés à l'heure de la mort.

Comme son cœur saignait à la pensée de ces braves gens dont la vie toute entière s'était écoulée à l'ombre du temple du Seigneur, et qui s'en allaient tristement au cimetière, portés pas quatre hommes, entre quatre misérables planches de sapin, sans passer par l'église, dont leurs genoux avaient cependant usé le parvis !

Et vous aussi, Messieurs, vous comprenez quelle immense douleur, quel inexprimable serrement de cœur doit éprouver une mère, une fille, un père ou un fils qui, après avoir disputé à la mort, souvent au prix d'héroïques sacrifices, une existence chérie, voit ensuite ce pauvre corps prendre le chemin de la fosse commune sans les honneurs de la sépulture qui reconcilient en quelque sorte avec la mort.

Car vous le savez, le plus grand désir des parents est de pouvoir faire chanter un Service à ceux de leurs membres qu'ils pleurent ; mais chez les pauvres, lorsqu'on a dû faire de grandes dépenses pour le médecin, il n'y a plus de Service possible, et cette unique consolation que l'Eglise seule peut donner dans ces moments de suprême angoisse, la consolation du cœur leur est interdite.

Eh bien, Messieurs, c'est ce qu'avait admirablement compris le fondateur de l'Union de Prières, et vous allez voir combien sa charité fut ingénieuse pour arriver à ses fins.

Il traça le plan de son Œuvre, en expliqua le but et écrivit les règlements. Mais de prime abord, l'idée de chanter un Service pour tous les pauvres de la ville parut impraticable. Les objections surgirent l'une après l'autre. Il aurait fallu pour cela disposer d'un capital considérable ; bref, il fallait beaucoup, énormément de choses, et par malheur, la caisse de l'Œuvre en perspective ne contenait pas même un pauvre sou.

Certes, c'étaient, là sans doute, de grands obstacles ; mais en peut-il exister pour l'homme de foi et de confiance qui attend tout de Dieu ? Mettons-nous toujours à l'œuvre, pensa-t-il, et le reste viendra par surcroît.

Il y avait alors, parmi les fidèles les plus assidus de l'église de

(1) Cette lecture a été faite au Cabinet de Lecture Paroissial, par M. P. Stevens, le 12 mai 1861.

Notre-Dame, un pauvre vieillard infirme, et si vieux, si vieux, que bien des gens accoutumés depuis longtemps à voir cette tête blanche et dénudée, toujours à la même place et dans la même position, avaient presque fini par le prendre pour un des ornements de l'allée St. Amable.

Or, un jour, le prêtre rassembla quelques personnes pieuses et le vieillard dont je viens de parler, leur fit part de son projet, et les enrôla tous dans l'association.

Ce n'était donc, déjà plus, comme vous le voyez, une société sans membres et une caisse sans fonds.

Au bout de quinze jours, il arriva que le pauvre vieillard mourut. C'était là un mort précieux pour l'Œuvre, car la charité publique l'avait fait vivre de temps immémorial, et il fallait encore que la charité se chargeât de ses funérailles.

On fit donc au pauvre vieux un enterrement magnifique. Quantité de cierges allumés éclairaient sa bière. Pendant sa longue vie le mort n'avait jamais dépensé autant de lumière qu'il s'en brûla autour de lui pendant qu'on chanta le service.

— Qui est ce mort, se demandait-on ?

— C'est ce pauvre vieux qui se tenait toujours dans l'allée St. Amable, derrière la chaire.

— Comment ! le vieux qui se tenait dans l'allée St. Amable et qui toussait tout le temps des sermons ; mais c'est impossible, il était plus pauvre que le saint homme Job ! Oui ; c'est lui-même ;

— C'est vrai, mais quelques jours avant sa mort, il la sentait venir apparemment, il avait eu la bonne idée de se faire recevoir de l'Union de prières. Il paraît que cette Société veut enterrer comme ça tous ceux qui en feront partie et qui viendraient à mourir. Cette œuvre-là va devenir la mère des pauvres. Et dire que ça ne coûte que trente sous par an !

— Oui-dà ! eh bien ! je veux en être.

— Et moi aussi.

Quinze jours après le service chanté par l'Union de prières, la caisse de l'Association contenait cinquante louis ; au bout du mois, elle en contenait le double.

Vous vous rappelez encore, Messieurs, l'inauguration solennelle de l'Œuvre, qui eut lieu la même année ; car ce sont là de ces souvenirs qui ne s'effacent pas dans un cœur catholique. Jamais encore la grande Basilique n'avait vu se presser, dans sa vaste enceinte, une foule plus considérable et plus recueillie. Quel spectacle grandiose et saisissant que celui de ces douze mille chrétiens, agenouillés dans le temple pour cette grave solennité, à l'éclat de mille flambeaux, au son majestueux et plaintif des chants sacrés !

Un Orateur dont vous avez souvent applaudi la haute éloquence dans cette enceinte, a dit, dans un admirable sermon : " que l'Œuvre de l'Union de prières était tout à la fois une œuvre éminemment populaire, chrétienne et catholique ; " et avec cette puissance de raisonnement qui le distingue si particulièrement et l'autorité d'une foi vive et ardente, il a laissé tomber du haut de la chaire, de chaleureuses paroles qui ont dû convaincre tous les esprits, remuer et toucher tous les cœurs.

Ainsi, messieurs, je n'ai plus besoin de chercher à établir que cette œuvre est populaire. Les neuf mille chrétiens que compte déjà cette légion catholique, et dont le nombre ne peut que s'accroître, le prouvent suffisamment ; mais je ne crois pas inutile de répéter ici le but de l'Œuvre, les conditions requises pour en devenir membre, et de déduire ensuite, au moyen de faits ou de tableaux pris d'après nature, les avantages incalculables qui en résultent.

Voici donc en peu de mots, Messieurs, ce que c'est que la Société de l'Union de prières et de bonnes-Œuvres, que son pieux fondateur a placée sous le patronage de St. Joseph.

Son but principal est : 1o. de travailler à procurer à tous les associés la grâce d'une bonne mort.

2o. De faire chanter un Service, corps présent, à ceux des associés qui mourraient, sans laisser aux parents de quoi le payer eux-mêmes.

— L'association reçoit comme membres, des personnes de tout âge, pourvu qu'elles soient de bonnes mœurs et qu'elles ne soient pas atteintes actuellement de maladies réputées mortelles, auquel

cas, on les recevrait encore, mais à des conditions différentes de celles fixées pour les personnes en santé.

— De plus, tous les ans, dans l'octave des morts, la Société fait chanter un service solennel pour tous les défunts de l'Association.

— La contribution annuelle de chaque associé est l'offrande de trente sous, le jour de l'entrée, à renouveler chaque année, dans le courant d'octobre. Les contributions des associés forment le fonds sur lequel l'Association fait les frais des services. La contribution devra être double, c'est-à-dire de trois francs, si l'on désire, qu'outre le service, l'association fasse les frais de cercueil, de transport du corps et de la fosse."

Comme le succès de toute association dépend de la fidélité des membres à en observer scrupuleusement les règles, chaque associé doit être exact :

1o. A réciter, chaque jour, un Pater et un Ave, pour la dernière personne défunte dans l'association, et un autre Pater et Ave pour la première personne qui doit mourir dans la même association.

2o. A offrir, aux intentions des associés vivants et défunts, ses communions, prières et bonnes œuvres.

3o. A assister autant que possible, aux services des associés défunts, et surtout aux assemblées générales qui ont lieu, pour l'Œuvre, à l'église paroissiale, chacun des dimanches qui suit les quatre temps.

4o. A engager ceux qui n'appartiennent pas à l'œuvre à y entrer, en leur en faisant connaître la fin et les avantages."

Vous le voyez, Messieurs, il n'est ni difficile, ni impossible à qui que ce soit de s'enrôler dans cette légion.

Chacun avouera enfin sans peine qu'il n'est pas tout à fait nécessaire d'être un Crésus pour s'imposer volontairement une contribution annuelle de trente sous ou d'un écu ; nous savons de bonne part que plusieurs familles charitables et favorisées de la fortune, ont voulu enrôler à leur propre frais un certain nombre de pauvres absolument incapables de pouvoir payer la rétribution annuelle, quelque modique qu'elle soit. Belle charité ! Peut-il y en avoir de mieux placée que celle là !

En effet, Messieurs, parmi toutes les œuvres inspirées par le génie de la charité, pourrait-on en rencontrer qui réponde mieux que cette association aux besoins de ces temps difficiles et qui sauvegarde davantage les intérêts les plus chers et les plus sacrés du peuple ?

On ne saurait se le dissimuler, jamais encore, à aucune époque, l'esprit du mal n'a fait de plus effroyables efforts pour renverser tout ce qui est bon, tout ce qui est bien.

Quelle funèbre et lamentable liste ne pourrait-on pas dresser de tous ces utopistes rêveurs, de tous ces faux frères, de tous ces prétendus amis du peuple, dont les doctrines menteuses ne seront jamais fécondes qu'en déceptions et en ruines. Ce sont leurs funestes doctrines qui bouleversent aujourd'hui la malheureuse Italie.

Ah ! si j'osais formuler toute ma pensée ! si oubliant que j'ai l'honneur de parler devant un auditoire aussi distingué, j'avais recours à la terreur pour émouvoir et graver dans les cœurs l'amour de l'Œuvre dont je suis l'indigne interprète, ne pourrais-je pas émettre une grande vérité, dont on ne semble pas se douter, et qui cependant nous frappera tous lorsque nous la regarderons en face ?

Messieurs, à mesure que notre population augmente n'est-il pas vrai que les moyens de la nourrir, dans nos villes, bien entendu, diminuent à vue d'œil ? Chaque année, l'hiver surtout, le nombre des pauvres va croissant, malgré toutes les ressources de la charité la plus ingénieuse.

L'observateur sérieux qui aime à remonter à la source des choses pour mieux s'en rendre compte, découvrira sans peine que ce funeste accroissement du paupérisme est principalement dû à ces nombreuses inventions industrielles qui tendent, de jour en jour, à rendre le métier impossible à tout homme qui ne veut pas se résoudre à mourir de faim ; et ceci ne démontre-t-il pas suffisamment que la grandeur future de notre pays ne repose pas sur des manufactures qui démoralisent et affament les masses, mais sur la colonisation de notre sol, si étendu, si fécond et si riche ?

Malgré ma profonde admiration pour les découvertes du génie, je ne puis me défendre d'un grand et légitime effroi, lorsque j'envisage l'avenir qu'elles préparent à la classe ouvrière, si nombreuse et si digne de toute sympathie ; et, au risque de passer pour éteignoir, je les considère, pour notre jeune pays, comme un funeste héritage d'une civilisation trop avancée, et je me mets à regretter de toutes mes forces, ce bon vieux temps, ce temps de vos pères, auquel on ne connaissait, ni ce luxe qui nous ruine, ni toutes ces belles inventions qui pour enrichir quelques particuliers font pâtir des milliers de familles.

Jadis, on vivait sans tout cela, et bien des vieillards m'ont assuré qu'on vivait fort bien.

Aujourd'hui, Messieurs, on fait les souliers à la mécanique, il est vrai de dire qu'ils se décousent plus vite et qu'on les paye plus cher,—on coud à la mécanique, on fabrique un tas de choses à la mécanique : partout l'on entend le bruit de la vapeur dont le sifflet moqueur semble insulter le pauvre qu'elle a condamné à un double et triple travail pour un salaire bien moins élevé, et l'on crie sur tous les tons et sur tous les airs : Progrès ! Progrès !

Vit-on mieux ?

Mais à l'heure même où je parle, savez-vous, Messieurs, combien de malheureux sans ouvrages et sans pain agonisent lentement dans leurs demeures, froids et nus, au milieu de leurs familles affamées, attendent avec une fiévreuse impatience le retour de l'été et des rudes labeurs.

Savez-vous qu'il y en a des centaines de ces malheureux ! et ces malheureux ! qui se couchent avec la faim sont vos frères, et ces frères malheureux sont à vos portes ?

Eh bien ! Messieurs, si ce tableau est fidèle, si ces paroles signifient un peu plus que de la déclamation vaine et sonore, vous comprendrez quel bien immense l'œuvre de l'Union de prières et de bonnes-œuvres est appelé à faire parmi nous !

Et tout d'abord, Messieurs, en lisant ces statuts si humbles en apparence, mais cependant d'une si vaste portée, l'idée première qui vous frappe n'est-ce pas celle de cette *Union si précieuse*, dont nous avons tant besoin et qui malheureusement nous a presque toujours fait défaut ?

Eh bien ! ce que l'intérêt et l'argent, ces grands moteurs n'ont pu faire jusqu'ici, la religion l'a entrepris, et pour parvenir à ce but, elle a rassemblé dans une même légion qui peut s'accroître à l'infini, sous le même drapeau, et en face d'un cercueil, le riche et le pauvre et elle a dit à chacun d'eux par la bouche de St. Augustin :

« Voulez-vous bien mourir, vivez bien ; celui qui vit bien ne peut mourir mal ; la bonne mort est la récompense de la bonne vie. »

Puis se tournant vers les riches et leur indiquant du doigt le sépulchre qui les appelle, elle leur a fait entendre ces magnifiques paroles de Bossuet :

« Heureux du siècle ! rappelez-vous que de tous vos trésors, vous n'emporterez avec vous, dans l'autre monde, que la part que vous en aurez donnée dans celui-ci !... »

Et lorsqu'elle a vu toute cette foule recueillie et prête à recevoir la bonne parole, on a entendu cette promesse pleine de consolation pour l'avenir : Je vous commande à tous, au nom de la charité, l'union, la paix, la bonne volonté, et je resserrerai entre vous qui êtes pauvres et vous qui êtes riches les liens qui doivent vous unir non seulement comme frères en Jésus-Christ, mais comme membres de la même famille qui buvez aux mêmes sources et vivez sous le même ciel ; et je serai luire sur chacun de vous la joie de l'âme et la prospérité.

Déjà un grand nombre de personnes de marque de cette ville ont donné un bel exemple en s'enrôlant dans l'association. Je sais un homme aussi distingué par sa haute position sociale que recommandable par sa science, qui non content d'y être entré avec toute sa famille, vient lui-même à l'église quand Dieu lui donne un enfant, et qu'après avoir mis le nom du nouveau né dans le livre de vie, le fait aussitôt inscrire au livre de l'Union de prières.

Ne serait-il pas grandement à souhaiter que ce mouvement fut suivi par toute la haute classe ?

Mais savez-vous, bien, Messieurs, que l'œuvre compte parmi ses membres seize évêques et tous les évêques du pays.

Vous vous rappelez encore cette lettre si belle, si touchante, qu'on vous a lue du haut de la chaire, d'un prince de l'Église, du Cardinal Archevêque de Besançon, Monseigneur Mathieu, demandant à faire partie de l'œuvre.

Et pourquoi d'ailleurs les riches craindraient-ils de s'unir aux pauvres ? Cette union, cette fraternité n'est-elle pas toute chrétienne ? Devant Dieu et devant la tombe ne sommes-nous pas égaux, et n'est-ce pas la seule égalité qui puisse réellement exister ici-bas ? Allons donc tous dans l'Union de prières et de bonnes œuvres, il n'y a pas de mésalliance possible, car la religion élève et purifie tout ce qu'elle touche. Et puis, je vous le demande, n'est-il pas bon, n'est-il pas salutaire de penser quelque fois à la mort ? Misérables voyageurs d'un jour que nous sommes, notre vie serait-elle si longue et l'éternité si courte !

Messieurs, si nous voulons trouver de grande et solides vertus, de beaux dévouements et la plus grande somme de bonheur réel qu'il soit possible d'atteindre ici-bas, il faudrait peut-être aller les chercher sous l'humble toit de l'ouvrier dont la religion guide toutes les actions et que le travail sanctifie.

Entrons, si vous le voulez bien, dans une de ces humbles demeures. Ce qui frappera tout d'abord vos yeux, ce sera la propreté excessive qui règne partout. Voyez ce lit au couvre-pieds bariolé de mille couleurs ; voyez ces humbles rideaux de calicot aux fenêtres dont les vitres reluisent ; voyez ces *catalognes*, étendues sur le plancher jaune ; comme tout cela est propre, net et bien entretenu, comme tout cela a je ne sais quoi de coquet qui fait plaisir à voir et qui annonce l'ordre, le bien-être et l'amour du foyer !

Quelques tableaux ornent les murs ; là, dans le coin, contre le chevet du lit surmonté d'un bénitier en faïence, regardez dans son modeste cadre de bois peint, qui imite vaguement l'arcajou, le tableau de l'œuvre de l'union de prières. Voici Marie, la Vierge aux *sept douleurs*. En face se trouve un St. Joseph qui semble sourire, et au-dessus de la commode en noyer se montre avec son feuillage d'un vert éclatant et ses fruits d'un rouge vif l'arbre précieux de la *tempérance*.

Tenez, voilà Jeanne, l'ange de ce réduit, qui met la table ; l'heure du souper approche, son mari va revenir de l'atelier et ses trois enfants de la *salle d'asile*.

Admirez comme elle est alerte et joyeuse. Elle chante, toutes les mères savent chanter, mais elle chante tout bas de peur de réveiller son petit dernier qui dort dans le berceau de mérisier que le père a façonné lui-même et qui élèvera toute sa famille.

Ah ! entendez-vous sous la fenêtre ces chères petites voix ? Ce sont les enfants qui s'en viennent de l'école en gazouillant le long du chemin et en se tenant tous trois par la main ? L'aîné, garçon de cinq ans sonnés, marche au milieu conduisant ses sœurs dont la plus petite va avoir trois ans, l'été prochain.

A ces voix animées, Jeanne est accourue sur le seuil ; comme elle les embrasse ces chers enfants ! avec quelle sollicitude maternelle elle passe l'inspection de leurs vêtements qu'elle a taillés et cousus elle-même, et quelle joie se peint dans ses yeux en reconnaissant qu'ils sont aussi propres, en aussi bon ordre que le matin !

La chambre tout-à-l'heure presque silencieuse est remplie maintenant de joyeux caquets qui sonnent plus agréablement à l'oreille de cette chère Jeanne que la plus douce musique.

C'est l'aîné qui raconte qu'il y avait à terre, pendant la récréation, dans la cour de l'école deux belles pommes bien appétissantes et que personne n'y a touché parce que la sœur dit souvent qu'il est vilain de prendre ce qui ne nous appartient pas.

La petite Marie avoue naïvement qu'elle a dormi une partie de l'après midi, et là-dessus le grand frère explique combien il faisait chaud, et comment la bonne maîtresse est venue enlever sa petite sœur parmi ses petites amies pour la déposer tranquillement sur un lit douillet.

Sur ces entrefaites le père arrive. Il embrasse sa femme, il embrasse tour-à-tour ses enfants, et l'on se met gaiement à table sans que personne oublie de faire le signe de la croix.

On mange de grand cœur le modeste et substantiel repas. Tous

ces appétits aiguisés par le travail sont robustes. Puis, les enfants se mettent à raconter à leur père, ce qu'ils racontaient tantôt à la maman, et la soirée s'écoule ainsi, joyeuse et animée, entre ces gais propos et quelques airs de violon.

Me trompais-je, Messieurs, quand je disais tout-à-l'heure que l'ouvrier, aimant Dieu et le travail, était peut-être l'homme le plus heureux ?

Pourriez-vous concevoir une félicité comparable à celle que procurent ici bas les joies pures et sans remords du foyer domestique ?

N'allez pas croire que la misère puisse aisément franchir ces seuils bénis ?

Dans ces humbles et modestes demeures, les bras vigoureux du père suffisent à nourrir sa femme et ses enfants. Ne connaissant ni l'ambition qui ronge, ni le luxe qui enivre et tue, ils vivent petitement, il est vrai, mais avec honneur et bonheur.

Jeanne, de son côté, travaille, chante et prie. Son activité, son industrie économe qui sait tirer parti de tout, fixent presque l'aisance sous cet humble toit.

Souvent, bien souvent, tout en ayant à élever sa jeune et nombreuse famille, elle soigne encore sa vieille mère.

Si la peine arrive, car il n'y a pas plus de bonheur durable et parfait en ce monde que de ciel éternellement sans nuages, si, en un mot, le travail vient à manquer ; eh bien ! cette famille n'aura pas besoin d'importuner la charité, les enfants ne mangeront pas le pain de l'indigence toujours si amer, car Jeanne en mère prévoyante, a su ménager, sur le salaire de son mari, une poire pour la soif, et tous les deux, en attendant le retour de jours meilleurs, trouveront, dans leur amour et leur confiance réciproques, de douces et précieuses consolations.

Comme dernier trait à ce tableau, est-il besoin d'ajouter que le père est membre de l'Union de prières, que Jeanne aussi appartient à l'œuvre, que leurs chers enfants en sont aussi, et que ceux qui viendront plus tard y seront enrôlés à leur tour ?

Eh bien, Messieurs, cette petite peinture, si imparfaite qu'elle soit, ne vous laissez-t-elle pas entrevoir les admirables fruits de l'œuvre de l'Union de prières.

Quelle différence y a-t-il entre ces foyers sanctifiés par la religion, où règne la paix du cœur et une honnête aisance conquise par un rude travail de chaque jour, et ces autres foyers sur lesquels semble peser la malédiction divine, parce que le désordre et l'intempérance n'y ont laissé de place que pour le désespoir et la misère !

Ah ! si ma plume ne craignait pas de blesser de chastes oreilles, sous quelles hideuses couleurs ne pourrais-je pas retracer l'avitilissement et la dégradation de bien de nos frères ?

Et cependant pour les retenir sur le bord de l'abîme qui va les engloutir à jamais ; pour les remettre peu à peu sur la voie qu'ils n'auraient pas dû quitter, que faudrait-il le plus souvent ? Quelques bonnes paroles, une main compatissante et secourable.

Le bon larron n'avait pas, que je sache, mené une vie très exemplaire ; et Madeleine la sainte ne fut pas toujours des plus retenues ni des plus chastes.

Parmi les devoirs des associés, il en est un qui leur ordonne d'engager ceux qui n'appartiennent pas encore à l'Union à y entrer, en leur en faisant connaître la fin et les avantages.

Messieurs, voyez-vous quel rôle magnifique vous pourriez remplir ! Vous tous que distinguent si largement la fortune et l'intelligence, la foi et la charité, mères de familles, et jeunes vierges, avec quel amour, Marie du haut du ciel, qui fut Vierge et Mère n'écouterait-elle pas vos touchantes invocations ? Et nous hommes du monde, transformés tout d'un coup en apôtres, combien le Christ dont toute la vie fut un douloureux apostolat bénirait et seconderait nos efforts ?

Quelle heureuse influence n'exercerait par cette douce solidarité de prières et de bonnes œuvres ! Pourrait-il y avoir une puissance plus merveilleuse que celle de tous vos cœurs unis ? Que de conquêtes sur le mal ne seraient pas dûes à votre puissant concours guidé par la religion, l'intelligence et la fortune ? Le paupérisme diminuant à vue d'œil ; le niveau de la morale publique s'élevant et

s'épurant de plus en plus, la suppression presque totale de l'ivrognerie et d'autres plaies plus hideuses, tristes présents des sociétés dites perfectionnées, seraient les premiers fruits de votre bon exemple et de vos œuvres ?

Bientôt, grâce à vous, il n'y aurait plus dans Montréal une seule famille, pas même un seul adulte catholique qui ne fut enrôlé dans cette sainte légion ; Tous y viendraient, oui tous ; Car l'église, semblable à son Dieu crucifié a toujours les bras étendus pour accueillir ceux qui souffrent et ceux qui se repentent, ceux qui l'aiment et ceux qui l'ont outragé, et elle ne sait que bénir.

Messieurs, je pourrais prolonger ces tableaux, mais un sage a écrit quelque part qu'il faut savoir se borner, même dans les bonnes choses. Il est cependant une scène que je tiens à traduire devant vos yeux et que mon sujet même m'ordonne d'esquisser ; je veux parler de la mort d'une femme chrétienne. Malgré la faiblesse de mon crayon et la grandeur du tableau, je n'hésiterai pas à l'entreprendre, parce que si le talent ne répond pas toujours à la meilleure volonté du monde, du moins suis-je sûr d'avance d'une chose qui ne m'a pas encore failli jusqu'à ce jour : votre longue et précieuse indulgence.

Voyez-vous cette mère de famille, encore dans la force de l'âge, quoique entourée de douze enfants agenouillés aux pieds de son lit de douleur, et qui suivent, d'un œil inquiet, sur ce visage aimé, les ravages qu'y imprime une mort prochaine ?

Cette humble femme, cette femme forte selon l'Écriture, dont la fin héroïque échappera à la renommée parce que toute sa vie et sa mort ne furent qu'un long sacrifice, qu'une longue abnégation cachées dans le sanctuaire impénétrable de la famille, cette femme qui va mourir appartient à l'Œuvre de l'Union de Prières.

Quelle douce sérénité est répandue sur tout son visage, comme elle semble peu redouter ce moment fatal qui fait la terreur de tant d'âmes désolées ? cependant bien des liens la rattachent encore à la vie, mais la foi, ce levier qui peut soulever des montagnes, lui donne assez de force pour les briser avec résignation.

Elle a voulu savoir la vérité sur son état, toute la vérité, car une femme chrétienne sait mourir et n'a point besoin de ces espérances douteuses avec lesquelles on berce banalement certaines existences près de s'éteindre. Et maintenant que l'arrêt funeste a été prononcé, maintenant que cette pieuse femme sait que demain, ce soir peut-être, son corps retournera à la terre et son âme à Dieu, voyez avec quelle foi ardente, quels rayonnements d'espoir indicible elle reçoit les derniers sacrements et les dernières consolations de l'Église.

La voilà prête ; son âme est aussi pure que le jour où le prêtre lui ôta la souillure originelle dans les eaux régénératrices du baptême. Par un dernier effort du courage maternel, elle adresse à chacun de ses enfants quelques paroles d'adieu, leur donne cette bénédiction suprême qui laissera dans leurs cœurs une impression ineffaçable.

Puis elle se recommande à la piété de la confrérie qu'elle a toujours édifiée. Il lui semble voir ces neuf mille chrétiens adressant pour elle leur ardente prière au Dieu de miséricorde et de justice, et on l'entend, dans une sainte exaltation, demander à Dieu, en échange du sacrifice de sa vie, la force et la santé pour son époux qui survit ; la sagesse et l'innocence pour ses douze enfants qui n'auront bientôt plus de mère.

Pauvre bonne et excellente mère ; le peu de force qui lui restait l'abandonne, la mort approche, sa voix s'éteint, elle serre sur son cœur, qui ne bat presque plus, l'image de Marie qu'elle a tant aimée.

Le prêtre qui console et soutient cette âme chrétienne, en attendant de lui dire de monter au ciel, lui présente une dernière fois son Dieu crucifié auquel elle donne un dernier baiser. Sa tête languissante, qui s'était soulevée à demi, retombe sur l'oreiller, ses yeux se ferment et s'entr'ouvrent. On dirait qu'elle va dormir. Serait-ce le dernier sommeil ? Attendez... un sourire qui n'a plus rien de terrestre vient errer sur ses lèvres décolorées... elle murmure d'une voix mourante le nom de son époux et le nom de

Dieu, et les yeux de l'âme fixés sur la patrie céleste, elle achève sa douce agonie, en vivant, dès ici-bas, de la vie des Anges !

Mesieurs, remontez votre grand fleuve jusqu'à sa source au delà du Lac Supérieur, et voyez son humble commencement. Mince filet d'eau d'abord, il croît insensiblement au milieu d'une nation grandiose et sauvage. Bientôt son cours devient plus impétueux à mesure que les obstacles l'arrêtent ; il les franchit en s'élargissant la lutte le fait grandir. Entendez-le passer en bondissant au-dessus des cataractes et puis vous allez le voir rassembler la masse de ses eaux et suivre avec une calme majesté, d'un bout du pays à l'autre, le cours que Dieu lui a tracé, en répandant partout la vie et l'abondance.

Ne serait-ce pas là l'image de l'Œuvre ?

Elle aussi n'est-elle pas appelée à répandre partout la vie et l'abondance ?

Qu'elle soit donc bénie et trois fois bénie cette Œuvre de charité, cette œuvre d'Union. Qu'elle prospère et grandisse pour la gloire de la Religion et le bonheur du pays !

Mesieurs, par la puissante impulsion que vous avez donnée aux Lettres, non seulement vous leur avez élevé un temple, ce qui était beaucoup, mais vous avez encore créé une littérature nationale, ce qui est plus.

Ce que vous avez fait pour les Lettres, vous pouvez le faire pour l'Œuvre d'Union de prières.

Quand vous en serez devenus les apôtres, quand l'Œuvre au lieu de compter neuf mille soldats dans ses rangs, en verra vingt-mille, trente mille, quarante mille et davantage, car il y a de la place, et place pour tous, elle étendra ses puissantes racines sur tout notre sol, et vous aurez bien mérité du pays et de Dieu !

#### UN NEVEU INGRAT ; L'HÉRITAGE D'UN ONGLE.—SOT ORGUEIL.

Le convoi du chemin de fer venait de toucher à la station de \*\*\* et d'y déposer son contingent de voyageurs. Le débarcadère, un instant encombré par la foule des arrivants et des gens venus pour les attendre, s'était peu à peu dégarni, si bien qu'enfin il ne resta plus dans la salle que deux individus, dont un vieillard vêtu comme les habitants aisés du pays, et qui semblait venir au-devant de quelqu'un, puis un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à face large et rougeaude, et qui paraissait, au contraire, attendre là que l'on vint le chercher.

Après un moment d'hésitation, le vieillard s'approchant avec respect du personnage joufflu, lui dit :

Pardou, Monsieur, n'est-ce pas à M. Clément \*\*\* que j'ai l'honneur de parler ?

A lui-même, bonhomme, répondit le voyageur avec un air de suffisance assez peu en harmonie avec l'expression naturellement débonnaire de sa physionomie.

Puis il ajouta : c'est sans doute vous qui êtes Mr. Martin ?—

Où, Monsieur, pour vous servir.—

Le jeune homme reprit aussitôt sur le même ton.

Parbleu, Monsieur Martin, j'ai cru un instant que vous alliez me faire attendre. C'est un singulier début pour gagner mes bonnes grâces."

Au lieu de répondre, le vieillard, courba la tête d'un air profondément affligé, et conduisit le nouveau débarqué vers un vieux carrosse, suspendu sur son train massif par de larges courroies et attelé d'un cheval à rustique encolure.

Voici votre voiture, Monsieur, si vous voulez prendre la peine de monter, j'aurai l'honneur de vous conduire aux Eclusettes,

"Ca, ma voiture ! Mais on va me prendre dans le pays pour quelque maquignon en voyage !

Pourtant, comme il n'y avait pas à choisir, M. Clément monta, en faisant une dédaigneuse grimace.

Le vieillard prit place à côté de lui ; et le lourd véhicule, partant au petit trot, suivit un instant la grande route, puis disparut dans un chemin de traverse.

Naguère encore, M. Clément \*\*\* qui tranchait ainsi du grand seigneur, était employé dans une maison de ferronnerie de la grande ville, et c'était le plus simple et le meilleur garçon du monde.

Quoi donc avait pu amener en lui cette subite transformation ?...

Il était, tout simplement, devenu riche depuis l'avant-veille, et l'on comprend que le possesseur de 15 ou 20,000 francs de rentes ne pouvait conserver les allures du simple employé sans manquer au décorum.

M. Clément était donc, comme nous venons de le dire, commis dans une maison de commerce, lorsque quelques jours avant ce que l'on vient de lire, il reçut d'un homme d'affaire une lettre qui lui apprenait qu'un oncle, dont il avait bien entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, venait de mourir, en l'instituant son légataire universel, au détriment d'une multitude de cousins, cousines, etc. ; qu'il eût donc à partir pour le lendemain, par le convoi de neuf heures du matin, et que Martin, le serviteur de confiance du défunt, l'attendrait au débarcadère pour le conduire à \*\*\* , domaine moitié ferme et moitié château, qui avait été la demeure de son oncle et qui constituait la plus forte partie de l'héritage.

Ebahi d'une pareille aubaine, le jeune homme n'avait donc eu garde de manquer aux prescriptions de la missive ; il s'était mis en route et il avait trouvé le domestique à son poste.

Quand on fut arrivé à \*\*\* , le vieux Martin fit au nouveau châtelain les honneurs de son domaine ; d'abord il lui présenta tous les domestiques, et puis il l'introduisit dans les appartements.

"C'est ici la chambre à coucher de votre oncle."

Et en prononçant ces mots il se découvrit en entrant dans une vaste pièce meublée à l'antique ; "c'est ici qu'il est mort, il y a dix jours." Mais le jeune homme, au lieu de se sentir ému en entrant dans l'appartement de son bienfaiteur, jeta sur tout ce qui l'entourait un regard méprisant et s'écria :

Je n'en fais pas compliment au bonhomme, car tout cela est affreusement laid.

—Pourtant, Monsieur, c'est ce qu'il y a de mieux ici, et si vous ne vous y trouvez pas bien, je ne sais vraiment pas où vous pourriez vous loger.

—Moi ! demeurer ici, vous n'y pensez pas, j'espère ! A nous autres, jeunes gens, c'est la grande ville qu'il nous faut ; aussi vais-je m'empresser de mettre cette bicoque en vente.

—Vendre cette propriété, ce château auxquels votre oncle tenait tant ! mais c'est impossible ! Et nous tous, qui sommes ici depuis tant d'années, et qui comptons bien y finir nos jours, qu'allons-nous devenir, mon Dieu !

—Monsieur Martin, trêve d'observations et de jérémiades, s'il vous plaît ; faites-moi servir à dîner, et puis vous me conduirez chez mon notaire."

Après avoir fait le plus grand honneur au repas qu'on lui servit, quoiqu'il eût l'air de trouver la chère mau-

vaise et les vins pitoyables, le légataire, toujours accom-

pagné par le vieux Martin, monta de nouveau dans la vieille carriole et l'on se remit en route.

## II. CONCLUSION CURIEUSE POUR LE NEVEU.

Après environ deux heures de voyage, M. Clément se prit à dire : " Eh mais, si je ne me trompe, nous sommes passés par ici ce matin, et j'aperçois le débarcadère au bout de l'avenue. Est-ce que nous allons prendre le chemin de fer ?

— Vous seul allez le prendre, Monsieur, lui dit son compagnon de route, en prenant cette fois un ton grave qui imposa au jeune homme malgré lui ; puis après une pause il lui dit :

— C'est moi qui suis votre oncle, et fort heureusement je ne suis pas encore mort ; ayant entendu dire assez de bien de vous, j'avais résolu de vous donner tout ce que je possède. Mais auparavant, j'ai voulu m'assurer par moi-même si réellement vous étiez digne de mes bienfaits, et j'ai eu recours à une ruse qui m'a parfaitement édifié sur votre compte. Adieu, monsieur Clément, retournez à votre magasin, et rappelez-vous que votre sot orgueil vous a fait manquer une occasion que vous ne retrouverez jamais.

Et après avoir remis au jeune homme tout déconfit de sa mésaventure, une somme de cent francs, pour l'indemniser de ses frais de déplacement, le vieillard le congédia à la porte de l'embarcadère et s'en retourna chez lui.

## III CONCLUSION MORALE.

Est-il besoin, lecteurs, de faire ressortir la leçon que renferme ce long récit. Elle découle d'elle-même des paroles adressées par le vieillard à son ingrat neveu, et démontre bien clairement qu'entre tous les mauvais instincts de notre nature, l'ingratitude est un de ceux qui nous révoltent d'avantage, et qu'un orgueilleux devient souvent la première victime de ses sottes prétentions et se fait préjudice à lui-même.

## Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

C'est là un vieux dicton qui se vérifie chaque jour, et qu'on ne saurait trop répéter.

Pourquoi tant de gens tombent-ils de l'aisance dans la gêne, et de la gêne dans la misère ?

Parce qu'ils veulent toujours changer, toujours rouler.

Au lieu de rester dans un état modeste, mais qui les fait vivre, ils s'en dégoûtent au premier obstacle, et embrassent une nouvelle carrière... quitte à la laisser encore pour en prendre une autre. Aussi, capables de tout, ils ne sont bons à rien. Ayant tout effleuré et rien approfondi, toujours essayé et jamais persévéré, ils ne peuvent parvenir à aucune position solide, ils gémissent, ils se désespèrent, ils accusent la société, la Providence ! — C'est eux, les malheureux ! qu'ils devraient accuser, car ils sont la cause de leur propre misère.

Parmi les ouvriers des villes, qu'atteint si souvent le chômage, où la détresse est parfois si poignante, combien étaient dans leur pays de bons journaliers et d'aisés cultivateurs ! Ils mangeaient peu de viande, c'est vrai ; ils

prenaient peu de café, mais ils avaient du pain à discrétion ; mais ils ne devaient pas de ferme à leur propriétaire, et ils vivaient connus et estimés de leurs voisins. Ils ont cru gagner plus, en quittant le pays, et faire fortune ; ils ont vendu leur petit mobilier, quelquefois leur modeste maison, et changeant le certain pour l'incertain, ils sont venus à la grande ville. S'en sont-ils mieux trouvés ? Non, mille fois non !

La semaine dernière, frappait à la porte d'une maison riche et charitable, une pauvre mère chargée de deux enfants. Elle était dans le plus grand dénûment, n'ayant plus que quelques haillons pour se couvrir. Elle sortait de l'hôpital, et implorait avec instance de quoi retourner chez elle, à soixante-dix lieues. Elle avait eu des épargnes, il y a quelques années, et elle avait voulu, avec son mari, s'établir à Montréal. Elle était partie, malgré les remontrances des personnes qui l'occupaient, croyant faire fortune ; et voilà qu'à sept années de là, le mari était mort à l'hôpital, la femme y avait été malade, les deux enfants n'avaient été élevés que par charité, et l'unique ressource de cette famille, épuisée par le malheur, était le retour dans le pays, où quelques bons parents lui offraient encore le vivre et le couvert. Qu'elle eût mieux fait de ne jamais en sortir !

Cette histoire est bien simple, mais elle est véridique et pleine d'enseignements, et elle est le fait de plusieurs milliers d'ouvriers.

C'est, qu'en effet, si à la campagne les journées sont moins payées, à la ville les chômages sont plus longs et les dépenses plus élevées. C'est que si, à la campagne, on ne gagne pas des 3 ou 4 chelings par jour, on se loge pour peu, on se nourrit pour pas grand'chose, on se chauffe souvent presque pour rien ; à la ville, il faut tout payer, depuis les légumes et le lait, jusqu'à l'eau elle-même. Le bénéfice réel, palpable, n'est donc pas là où les gains semblent le plus considérables ; il est là où l'économie est plus grande, et pour un ouvrier qui s'enrichit à la ville, il y en a cent qui s'y ruinent, et qui, en tombant dans la plus affreuse misère, perdent tout sentiment d'honneur et de moralité.

En un mot, veut-on réussir ? Il faut persévérer, persévérer toujours : car la pierre qui roule n'amasse pas mousse. — Il faut, une fois son parti pris, le suivre sans relâche. Lorsqu'un voyageur s'égare dans une forêt profonde, il n'a qu'une chance de salut, c'est, après avoir bien délibéré, de marcher droit devant lui, dans le sens qu'il a adopté. S'il va tantôt à droite, tantôt à gauche, pour revenir ensuite en arrière, il est perdu, car ses forces s'épuiseront avant qu'il ait pu retrouver la plaine.

Manuel des parents chrétiens ou devoirs des pères et des mères dans l'éducation de leurs enfants, par Al. Mailloux v. g. Québec 1 vol., in-8o., cart. 40 cts.

L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie considérée comme dogme de foi, par Mgr. J. B. Malou, 2 vol., in-8o., bro. \$2. 00.

Tableau poétique des sacrements par le Vicomte Walsh 1 vol., in-8o., rel. \$2.

Le carnaval sanctifié par le pieux Rev. Père Alphonse Muzarelli S. J. 1 vol., in-8o., rel. 25 cts.

Les fêtes du christianisme par l'abbé Casimir 1 beau vol., in-8o., bro. \$2.

Chez J. B. Rolland & Fils.